

Le 3 décembre, jour de sa fête, il avait garde de nous oublier. Il nous regalait, à ses frais, d'un délicieux goûter aux pommes. M. Baillaigé n'est plus hélas! mais son souvenir est encore bien vivace chez les écoliers.

Et ces Petits, les privilèges du bon Père, ont la mémoire du cœur particulièrement fidèles. Aussi pour rappeler à nos successeurs le souvenir de ce bienfaiteur nous avons fait placer son portrait dans notre salle de récréation. Hélas! c'est bien peu. Mais le plus beau monument sera dans notre cœur où nous retrouverons toujours cette douce et sainte figure, emblème de la bonté et la charité la plus touchante.

L. F.

Un aumônier aux avant-postes.

(Suite et fin.)

III. — LES AVANT-POSTES.

Bientôt des cris des sentinelles se font entendre dans le lointain; le cœur palpitant d'espoir, il presse le pas et avance toujours au risque de recevoir une balle perdue, car déjà les cris de "Qui vive, halte-la!... passe au large" sont distinctement parvenus jusqu'à lui. Soudain un tonnerre de; Halte-la!... retentit à ses oreilles pendant qu'une dizaine d'hommes, bondissant par-dessus la fosse, lui croisent la baïonnette sur la poitrine au cri de qui "Qui vive!..." France, ami, s'écrie-t-il. On s'empare de sa personne et on le conduit au poste de la grand'garde.

— Quels sont vos noms, qualités et quel est le motif de votre présence ici à pareille heure?

— Lieutenant, je me nomme B***, je suis Aumônier au quartier général du 2e corps de l'armée du Rhin; envoyé par le médecin en chef de l'ambulance, je viens annoncer l'arrivée de soldats français blessés, dirigés sur Metz.

— Vos papiers?

— Hélas! dans mon empressement à venir jusqu'ici j'ai oublié d'en prendre.

— Comment dans des circonstances aussi graves, vous venez aborder des avant-postes sans pièces justificatives! Vous ignorez sans doute, que votre habit n'est guère une sauve-garde, car nous venons de fusiller des espions cachés sous le même costume. — Sergent, fouillez Monsieur avec le plus grand soin.

Le sergent obéit, mais ne trouva rien de compromettant sur le digne prêtre; sur sa poitrine, la croix d'aumônier, dans sa main son chapelet qu'il n'a pas quitté un seul instant, quelques objets à son usage, un carnet de notes sur les malades, c'est tout.

— Gardez cette homme à vue jusqu'à mon retour, dit le lieutenant en s'éloignant.

Quelques moments après, il revenait avec son colonel et deux chefs de bataillon, qui interrogerent de nouveau le soldat-espion.

Pendant que celui-ci, à l'effet de se faire reconnaître, citait les noms des

médecins et des officiers accompagnant le convoi qu'il avait quitté, un bruit sourd et lointain vint jeter un doute plus sérieux encore sur son identité. Chacun se tut, on entendait vaguement à travers les ombres de la nuit comme la marche d'un corps d'armée, les cris des hommes excitant les chevaux, le claquement des fouets, les voix lamentables des blessés, le retentissement des travaux exécutés à la hâte pour éviter tous les obstacles que l'aumônier lui-même avait franchis avec tant de peine, ce murmure confus de sons étranges ressemblait à s'y méprendre à un établissement de batterie et à un mouvement en avant, surtout pour les Français déjà prédisposés à trouver devant eux un espion.

Pour l'aumônier c'était le convoi qui, fatigué d'attendre ou croyant la mission remplie, se remettait en route. Son cœur se serra: allait-il assister, ainsi que l'avait dit le chef prussien, à une collision fratricide qu'il eût voulu éviter au prix de son existence?...

Pour combler la mesure de ses angoisses, une sonnerie ennemie retentit soudain dans la même direction?

— Aux armes! nous sommes trahis!... c'est le cri qui s'échappe de toutes les poitrines! A mort l'espion!... Les regards les plus menaçants sont fixés sur l'Aumônier.

— Sur le salut de votre âme, monieur dit le colonel, je vous somme de me dire quel est ce bruit, que signifie ce signal?...

— Ce bruit, mon colonel, c'est le convoi de blessés qui, impatient de ne pas me voir revenir, se remet en route; ce signal c'est le piquet d'escorte prussienne qui retourne à son camp, remercie sans doute par le médecin en chef.

— Vous arrangez tout cela pour le mieux et à votre façon, mais qu'est-ce qui me prouve que je ne commets pas une grande faute en ne me disposant pas à repousser cette surprise par les armes, au lieu de perdre mon temps à parlementer avec vous?

— Au nom du Ciel, mon colonel, arrêtez?... Ce sont nos frères, vous dis-je, sur le-queles vous allez faire feu!... Je vous l'affirme!... Tenez, en voulez-vous la preuve? Faites rallier vos clairons et ordonnez leur de sonner "Halte!" Si, à cette sonnerie, le bruit que vous entendez ne cesse pas, vous disposerez de ma personne comme il vous plaira, je m'en rapporte à Dieu!

— Soit, répliqua le colonel.

Et les clairons réunis firent résonner à travers l'espace le mot d'ordre convenu.

IV. — SAUVÉ!!!

Un silence profond succéda à ces notes assourdissantes. Dans l'intervalle du même signal plusieurs fois répété chacun, forcé de rapprocher de terre à la façon des Arabes, interrogeait vivement les échos d'alentour, le mouvement ne discontinuait pas, on se demandait avec terreur quelle serait la fin de ce drame. L'aumônier, lui, impassible,

penché vers la terre comme les autres, pria et espérait, se relevant tout à coup:

— Dieu soit loué, mon colonel, ils ont compris, ils sont sauvés!... Écoutez, écoutez...

En effet le mouvement semblait moins sensible, le bruit diminuait peu à peu et finit par cesser tout à fait.

L'épreuve était convaincante, et ceux qui avaient été les moins favorables à l'aumônier furent les premiers à lui faire amende honorable.

— Maintenant, monsieur l'aumônier, qu'exigez-vous de moi, demanda le colonel.

— Je demande seulement, mon colonel, qu'un de vos officiers et un détachement de quelques hommes soient chargés de m'accompagner pour aller à la rencontre du convoi de blessés qui attend notre secours pour opérer son entrée dans Metz.

Sur l'ordre du colonel, la petite troupe se mit en marche, l'aumônier au centre et presque gardé à vue, car un reste de défiance subsistait encore malgré tout. En moins d'une heure on eut rejoint le convoi, et le brave aumônier fut acclamé par tous; officiers et soldats, valides et blessés, tous voulurent lui serrer les mains, le féliciter de son courage, l'assurer de leur reconnaissance.

Grâce au renfort de nos compatriotes, le convoi arriva sans encombre aux avant-postes à la pointe du jour, et à Metz vers huit heures du matin. Là, les blessés furent repartis dans diverses ambulances, et le plus grand nombre dans celle du "Saulcy," sur une île de la Moselle.

Peu ont survécu à la gravité de leurs blessures; il en reste encore cependant qui se souviendront toute leur vie de cet acte héroïque de leur Aumônier, à qui ils ont voué un éternel dévouement.

L'abbé FORTIER,

Aumônier des prisons militaires
de Paris.

Conditions de ce Journal.

L'Abelle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abelle.

Agents: à la petite salle, M. L. Fortier; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet; à Ste Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Bédard; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Jacinte, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet; au collège de St Laurent, M. Z.-N. Blais.